

Ma mère est une conteuse d'un genre un peu particulier :

elle revient souvent sur des anecdotes et des récits parfois complexes issus de deux périodes essentielles de son existence. Son enfance de petite Lorraine blackboulée entre zone annexée (1943) et Nord de la France, second lieu d'origine de ses parents, et sa vie de jeune épouse transposée dans un émirat pétrolier au milieu des années 1950 : ces deux temporalités, même si elles ne constituent pas toute son existence tant s'en faut, elle y revient constamment, les soupèse, les raconte selon des angles parfois différents et s'en nourrit aussi : on comprend qu'elle nous raconte l'apprentissage et le bonheur. Ces deux âges d'or, dont elle parle avec prédilection, peuvent facilement être représentés : une traversée des malheurs de la guerre et la jubilation d'une liberté de l'âge adulte enfin conquise. Mais en tant qu'expérience individuelle et intérieure, on en est réduit aux conjectures. Pourtant, c'est cette matière modelée par l'inconscient, les pulsions, les inquiétudes et les enthousiasmes parfois vains qui nous a été transmise.

Il y a quelques semaines par exemple, nous bavardions et elle me mentionne un épisode que je ne connaissais pas : la visite à Koweït de l'historien Jacques Benoist-Méchin qu'elle recevait à dîner chez elle, sans connaître l'arrière-plan complexe de son itinéraire. Sorti de prison peu d'années auparavant, l'homme qui avait dialogué avec Hitler à la fin des années trente était maintenant

résolu à produire de grosses biographies des figures dominantes de la région (Ibn Séoud, Mustafa Kemal, Kassem) et préparait sans doute la rédaction d'*Un Printemps arabe*. Il succède, dans les visites qui vont animer le petit monde des expatriés européens et américains, à Kim Philby, encore officiellement employé du Foreign Office et pas encore transfuge en URSS, au romancier Ian Fleming qui concoctait un épisode de James Bond situé dans le golfe Persique et à une délégation du FLN menée par Ferhat Abbas car la guerre d'Algérie faisait rage jusqu'aux confins du monde arabe.

Qu'était-elle venue faire dans cette galère ? Mariée à un journaliste syrien – mon père – elle était arrivée à Koweït City de Londres à l'automne 1956, atteignant ainsi l'une des limites du monde connu de l'époque. Découvertes par le hublot de l'avion, une ville ancienne rassemblée autour d'un port et les résidences des compagnies pétrolières ressemblaient à un amas de constructions de fortune posé sur des flaques de sable aux couleurs mouvantes. C'est ce monde arabe là, elle qui n'était pas encore sortie d'Europe, qu'elle voit se déployer devant elle et commence à observer la vie bouleversée des cheikhs arabes qui doivent s'adapter au modernisme ambiant, les Bédouins surpris et inquiets de l'agitation générée par l'extraction brutale, rapide du pétrole.

Que vous apprend une mère ? On pense à une combinaison assez tarabiscotée de goûts culinaires, de réflexes destinés à la vie sociale, d'appréciations esthétiques péremptoires, qui auront parfois la vie dure (car bien entendu il s'agit ensuite de s'en détacher), d'intuitions et de directions qui guident mais aussi brident dans la vie amoureuse. Il vaut mieux éviter de systématiser son enfance... D'ailleurs ce serait la maltraiter alors que les souvenirs réordonnés nous tiennent lieu de passé mythique. Heureux *ou* malheureux, comme si l'alternative se réduisait à cela. Par exemple, elle avait l'habitude quand nous étions très jeunes – puis les choses se sont tassées, revenant à une francité plus authentique – de faire de la cuisine arabe, des farcis, du taboulé, des *pilav*... Nous adorions ça, surtout dans le cadre quasi-flamand du Nord même si les ingrédients n'étaient pas toujours faciles à trouver. La libre circulation des produits, même alimentaires, est le grand signe du changement des années soixante-dix que l'intérieur des terres, où ne s'était implantée aucune épicerie grecque ou arménienne, n'avait pas connu. En tout cas, cette transmission eut lieu, l'Orient qu'elle avait apprécié était composé de littérature et de cuisine : je me rends compte

maintenant que c'est ce qui est resté le plus important pour moi. Mais la Méditerranée, ma mère la considérait comme une flaque au sud de la France, elle la franchit d'un bond... Si elle nous a donné le goût du Nord, de l'Est (ah, l'Europe centrale !) et du lointain, disons les marges lointaines du monde arabe comme l'Irak et le Golfe, la Turquie, l'Iran, on peut dire que la partie centrale et l'Afrique du Nord étaient déclarées sans intérêt.

Blonde, les yeux très bleus, quelque chose de très aryen qui aurait pu avoir de quoi déplaire (d'ailleurs, enfant dans les années trente, elle en avait bien conscience) : et puis, elle se voyait constamment opposée au brun, au sombre du père. Blonde et blanche alors que moi j'ai la peau mate et devenais d'un marron cuivré au soleil, c'est à la plage que nos différences fondamentales s'affirmaient le plus. Il se trouve que ces plages, parfois l'Italie, souvent l'Espagne, se trouvaient en Méditerranée. Là où elle s'efforçait d'être méditerranéenne, c'était en nous rappelant ce que nous avions d'oriental – disons de méridional – mais sans vraiment dévoiler le mystère de cette personnalité seconde. Nous, les enfants d'un couple plutôt contrasté, devions découvrir et assumer le grand écart entre France du Nord et Syrie des origines.

Mais dans ce rapport au corps, au teint, c'est d'une manière indirecte que je pus comprendre ce qui nous faisait : le goût pour D.H. Lawrence qu'elle nous transmettait en le lisant était une façon d'évoquer la sensualité d'un auteur britannique (donc un *poisson froid* du Nord de l'Europe). Les choses vont ensuite rester gravées : c'était la théorie sous-jacente des instincts qui m'intriguait chez lui. En lisant les nouvelles de *England, my England*, en acceptant l'univers de l'homme de lettres du Nottinghamshire – et ce, bien avant de connaître l'Angleterre du Nord – j'ai compris certaines choses, en particulier la sensibilité et la sexualité, enfin ce que j'arrivais à en percevoir, des femmes. Les personnages féminins de l'Angleterre edwardienne m'aidaient à comprendre mes petites copines, femmes en devenir des années soixante-dix. *Women in love*, quel titre, quand même !

Un peu plus tard, je réalisai que l'apprentissage de la complexité des classes sociales, je l'avais également fait chez lui... On peut l'apprendre par observation, par la lecture de Marx ou à travers les récits douloureux d'un Anglais du début du siècle. On peut aussi l'intégrer en cherchant à maintenir un niveau de langue standard et, comme certaines nouvelles de Lawrence le racontent, éviter le patois. Repousser l'accent (picard ou d'oc) réputé laid et disgracieux

et repousser l'invasion quotidienne de quelques mots de *ch'timi* qui nous entraînaient immédiatement vers un localisme gênant. Mais moi je ne pouvais m'empêcher de m'intéresser au patois comme au polonais parlé par mes nombreux copains. Dans leur bouche, c'était tellement naturel que je ne pouvais m'en détacher. Leur langue offrait plus de possibilités de fantaisie, on pouvait s'amuser en la parlant, jouer au balourd, dire ce qui passait par la tête. Ne pas se prendre trop au sérieux. Conséquence logique de ce dilemme, on parlait des langues différentes chez soi et au dehors, au lycée où l'on passait quand même pas mal de temps... Et, pour sa vie intérieure, on pouvait encore se réfugier dans l'anglais des chanteurs et des écrivains, deux langues assez distinctes mais qui ne se complétaient pas si mal.

TIMOUR MUHIDINE enseigne la littérature turque à l'INALCO, il est aussi romancier et traducteur, notamment de Nedim Gürsel. Il est l'auteur de commentaires des œuvres de Jules Gervais-Courtellemont reproduites dans www.bibliomonde.com.